Le Jura, l'Ajoie et la Mobilisation de 1914 à 1918 dans les auteurs de la Suisse allemande

Autor(en): **Lüscher, F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **35 (1930)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-684729

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le Jura, l'Ajoie

et la

Mobilisation de 1914 à 1918

dans les auteurs de la Suisse allemande

Notes littéraires par

Dr F. LÜSCHER, professeur à Porrentruy

De 1914 à 1918, les bataillons suisses sont venus protéger le coin de notre pays le plus menacé, le Jura et l'Ajoie en particulier. Les Suisses alémaniques qui faisaient partie de ses nombreuses unités y venaient, la plupart, pour la première fois. Mais cette région fut vite connue dans toute la Suisse. Les endroits les plus reculés comme Beurnevésin, le Largin, Bonfol, Fahy, et bien d'autres encore, étaient de la monnaie courante dans les innombrables discussions que les événements graves provoquaient.

Or, parmi ces troupes de l'est et du centre de la Suisse, se trouvaient des hommes de lettres, portant qui le fusil, qui de beaux galons. Le cœur vibrant et l'œil ouvert, ils furent frappés, enchantés, enthousiasmés, par les sensations toutes nouvelles que cette région leur procurait une région et une population qui présentent des particularités peut-être uniques dans la famille helvétique, et sans aucune hésitation, ils choisirent ces lieux comme cadres de toute une petite série de publications et fictions littéraires.

Nous avons jugé qu'il était utile de les signaler aux lecteurs des « Actes », premièrement parce qu'elles ont trait au Jura et qu'elles y sont pourtant tout à fait inconnues. Mais nous avons cru bien faire aussi de relever le fait que ces livres nous ont valu une certaine célébrité dans la Suisse alémanique. Le Jura a bien le droit d'en être fier et il accepte l'hommage de ces auteurs comme témoignage d'une reconnaissance bien méritée.

« Grenzwacht der Schweizer », von Johannes Jegerlehner. Berlin 1915, bei G. Grote. 235 p.

« Les Suisses montent la garde aux frontières », tel est le titre de ce rapport romancé. Une unité d'artillerie de montagne, des Oberlandais, arrive tout au début de la guerre, à St-Ursanne, c'est le régiment 317!!! Le lieutenant Fritz Lorenz précède la colonne qui s'apprête à descendre dans la vallée du Doubs. Revolver au poing, il entre dans la vieille ville qu'il croyait occupée par les Français. Mais bientôt toute la troupe s'aperçoit qu'elle est tombée dans un endroit aussi idyllique que possible. Nos soldats restent rêveurs devant ce petit bourg, tout d'une pièce, patiné par l'effet de l'âge, familier et intime avec ses pots de fleurs dans les meurtrières et grandiose à la fois, quand, au clair de lune et dans le silence de la nuit, les vieux murs, les vieux toits parlent la langue mystérieuse du passé.

Et St-Ursanne de devenir une garnison! Des mulets et des bottes de paille s'étendent sur les dalles du cloître où jadis se promenaient de graves moines, les bras croisés. Les auberges regorgent de monde, l'hôtel des Deux-Clefs est pris d'assaut par l'état-major du régiment. Des alarmes, des manœuvres sur les hauteurs avoisinantes se suivent, la troupe est prête, mais rien ne se passe. A l'état-major, les officiers discutent les événements. La plupart sont germanophiles; le médecin, lui, est francophile. Le commandant calme, de son mieux, les échauffés.

Les trois frères Lorenz, le lieutenant que nous connaissons déjà, son frère Harold, soldat d'artillerie du même régiment, et un troisième, capitaine d'infanterie, posté à l'extrême frontière, se rencontrent un dimanche à St-Ursanne et vont passer un après-midi sentimental chez les trois sœurs à la Pomme-d'Or, auberge que vous trouverez, si vous suivez le Doubs jusqu'à l'endroit où il s'élargit avant de quitter notre territoire.

La population et la troupe vivent en excellents termes. Le jour de son anniversaire, M. le curé a l'agréable surprise d'une sérénade donnée par la musique militaire. Le soir, il invite messieurs les officiers et, devant un excellent bourgogne, on parle des événements du jour, des rumeurs stupides qui ont ameuté les esprits au début de la guerre. On disait entre autres qu'à Porrentruy, on ne sonnait plus les cloches, que le curé de St-Brésy (sic) aurait été arrêté par nos troupes pour avoir fait des signes aux Français avec des fusées, qu'une unité de dragons suisses avait été anéantie, etc., etc. Avec beaucoup de tact, les officiers, germanophiles pour la plupart, ne contredisent en rien les propos du curé, qui, lui aussi, fait preuve de beaucoup

de délicatesse quand la conversation effleure les problèmes de politique européenne.

Ceci se passe un samedi soir, lorsqu'au milieu de la gentille agape arrive l'ordre de donner l'alarme et de quitter St-Ursanne pour le Tessin. Or, les femmes et fiancées de nos artilleurs de montagne s'étaient donné le mot pour faire une visite à leurs chers maris et fiancés le dimanche, donc le lendemain. Mais le lendemain matin, tout St-Ursanne était vide de militaires. Il arriva bien un train de Delémont, qui passa avec un bruit sourd sur le viaduc et s'arrêta à la station. Il en sortit toute une cohorte de fiancées et d'épouses qui se hâtèrent de descendre dans la petite ville pour surprendre leurs tendres et bien-aimés. Mais, quelle déception! A la place des militaires, c'est M. le curé qui les reçoit, expliquant les exigences de la consigne et consolant les cœurs en détresse. Mesdames les épouses de nos officiers d'état-major sont là aussi. Elles font bonne mine à mauvais jeu: à la guerre comme à la guerre! Elles font le tour de la petite ville, visitent la grande église et se rendent à l'auberge du Raisin pour casser la croûte.

La patronne, une belle jeune femme, « chic » et pimpante, dresse la table et raconte ingénument que messieurs les officiers de l'état-major avaient coutume de passer leurs soirées ici, en jouant au billard, en fumant et bavardant et — mais ceci, elle ne le dit pas — en soupirant pour elle!

Ah! les gredins! Toutes leurs correspondances étaient datées des Deux-Clefs, comme s'ils avaient passé tous leurs loisirs là, et maintenant le billard se trouvait ici, chez cette piquante petite veuve, et le baryton avait même oublié son album de Schubert sur le piano! Ah! les gredins polissons! Mais, en matière de bon goût, leurs maris étaient bons juges, il fallait leur laisser cela et, pour le reste, ils étaient au service militaire.

« Die Steinhauer Marie und andere Erzählungen aus Krieg und Friedenszeiten », von Jakob Bührer. Francke, Bern, 1916. 158 p.

« La Marie des casseurs de pierre » est la première de cette série de nouvelles, publiées par Jakob Bührer sous le titre que nous venons de transcrire. Jakob Bührer excelle dans la prose, la critique et, chose rare en Suisse, dans le théâtre. Que nous raconte-t-il?

Dans un village de l'Ajoie vivait en 1914 une vieille paysanne du nom de Marie. Elle était veuve. Le village en question s'appelle Aubevésin, la rivière qui le traverse, ainsi qu'un village voisin s'appellent « Laine ». Nous sommes tout près de la fron-

tière, la route y conduit jusqu'à une épicerie et on pouvait suivre de la ferme de la Marie les tout premiers événements de la guerre.

La Marie n'avait pas toujours vécu ici. Elle était Suissesse allemande, d'une origine presque obscure et très modeste, puisque son père était, quand il travaillait, casseur de pierre, et, entre temps, un ivrogne. Elle avait épousé un paysan du nom de Hubacher, qui avait le grand défaut d'être bavard. Il passait son temps au cabaret et amusait ses copains avec tant de contes burlesques qu'à la fin de ses contes, ses « comptes » à lui ne jouaient plus. La famille fut bientôt ruinée et sa femme sut le persuader de quitter le pays et de prendre une ferme dans le Jura. Ce qui fut fait. La Marie spéculait ainsi: Chez les Welches, il aura vite fini de bavarder. Et, afin d'être quitte de lui répondre quand il reprenait le fil de ses histoires interminables, elle s'acheta une pipe, la serra entre les dents, se mit à fumer et perdit presque l'usage de la parole. Elle eut trois enfants: une fille, Agathe, et deux fils, Melchior et Marti. Mais son mari ne put tenir dans cette atmosphère. Il quitta sa famille et disparut.

La mère et ses enfants, grâce à des efforts surhumains, avaient pu continuer le train de paysan et, en 1914, leur ferme le Steinberg, était payée. Mais les garçons, dont l'aîné, Marti, allait atteindre la quarantaine, avaient sacrifié, comme leur mère, toute leur vie à la terre; Agathe, la fille, était encore jeune.

Survint la guerre. Les garçons reçoivent leurs ordres de marche. La Marie doit donner ses chevaux, ses deux beaux chevaux! Züsi, la servante, tombe dans le malheur. Joseph, son amoureux, un Français, doit partir pour la guerre; la nuit précédant le départ, elle s'est donnée à lui, et, le temps venu, elle ne pourra plus en cacher les conséquences. Il arrive des réfugiés de Belfort, dont une femme, qui accouche d'un petit garçon dans la ferme et, pour comble, des dragons welches viennent s'installer dans les chambres, dans la grange, partout, des welches que la Marie ne comprend guère, qu'elle n'aime pas, qui la taquinent pour sa pipe et ont toujours mille polissonneries dans la tête.

Agathe, la fille, ne partage guère l'aversion de sa mère pour ces intrus. Elle remarque parmi eux un beau sergent de guides et ils s'aiment bientôt. Pendant tous ces événements, le canon gronde dans la plaine d'Alsace.

La vieille Marie ne comprend plus le monde. Elle qui avait si bien arrangé sa vie, voit tout ce qu'elle avait fait, contrecarré par des volontés extérieures. Sur un point, pourtant, elle ne voulut point céder. Elle défendit purement et simplement à Agathe toute relation avec le sergent. Agathe donna une ré-

ponse inouïe: « Non ». Et la jeune fille de plier bagage, de quitter la maison et de suivre celui qu'elle aimait.

Marie restait donc toute seule avec la Züsi. Le travail ardu la courba. La Züsi tomba dans le désespoir. Son Joseph était mort à l'ennemi et elle se sentait mère.

Sur ces entrefaites, Marti, l'aîné, rentrait de son service de landwehr. Il était gai, ayant copieusement trinqué avec les camarades, le jour du licenciement. Et lui, qui n'avait jamais eu le temps de penser aux filles, commença à conter fleurette à la Züsi et même à l'embrasser, ce que la Marie ne tarda pas d'apprendre de la Züsi elle-même.

Mais voici qu'un jour il arrive un télégramme: « Votre fils Melchior est mort d'une pneumonie à l'hôpital militaire ».

L'enterrement eut lieu à Aubevésin. Dans le groupe autour de la tombe se trouvaient Agathe et son fiancé qui, après les obsèques, rentrèrent dans la ferme avec la famille, et la vieille paysanne, aigrie et renfermée, leur accorda le pardon qu'ils sollicitaient. Quelques jours plus tard, elle se mit au lit, appela Marti et lui dit qu'il devrait se marier avec la Züsi!

« Telle quelle? » demanda Marti. « Oui! » dit la Marie. Peu de jours après, elle était morte.

« Der sterbende Rausch ». Roman aus der Zeit der Schweizerischen Grenzbesetzung, von Carl-Albrecht Bernoulli. Frobenius, Basel. 267 p.

Permettez-nous, chers lecteurs, de vous présenter dans les lignes qui suivent, le morceau de résistance, puisque c'est le livre de l'écrivain bâlois Bernoulli qui nous a poussé à vous soumettre la présente étude. L'auteur du roman: « L'ivresse mourante », n'a pas reculé devant la tâche de se poser, dans toute sa complexité, le problème suivant: « L'Ajoie et la mobilisation » et d'en éclairer toute la profondeur. L'ivresse? l'état de paroxyme nationaliste, militariste, impérialiste d'avant-guerre. « La guerre »: La fin de l'ivresse, le réveil douloureux, que nous connaissons, hélas! que trop bien.

En résumé, il se passe dans ce roman ce qui suit:

A la tête de sa compagnie d'infanterie, le capitaine Herwagen, Argovien, fils d'industriel et industriel lui-même, après avoir abandonné ses études de philologie romane, arrive en Ajoie. Nous sommes au début de la guerre. La compagnie de Herwagen se rend à Louvetrier, village frontalier, situé sur « le versant gauche de la Roche-d'Or », à une petite heure de Fahy. Il avait laissé chez lui une fiancée, fille d'une très bonne famille, du nom de Faustine de Wartenstein. Mais ce n'est qu'en partant

pour la frontière que l'idée lui était venue de se déclarer à elle, absorbé qu'il était par son dur travail.

En arrivant en Ajoie, notre capitaine se rendait bien compte qu'il allait au devant de grandes difficultés d'ordre politique et militaire et, en homme cultivé qu'il était, il se promit de procéder avec tact et fermeté.

Dans le village, on les attend. Le maire Papage, propriétaire de la fabrique de bonbons, Junot, adjoint, l'ancien lieutenant Forserat, l'abbé Franquillet et toute la population discutent l'événement.

Les troupes arrivent, bannière au vent, Herwagen en tête. Alors, juste à l'entrée du village, derrière un talus, retentit le cri: « Prussiens! Prussiens! » Les troupes eurent vite fait de ramener le gaffeur, un petit homme, roux, gesticulant et grimaçant. C'était Pierre Dubois, le garde-champêtre, un guignol et un farceur. Les autorités du village firent leur possible pour atténuer la mauvaise impression de cet incident en aidant la troupe à s'établir le mieux possible. M. le curé rendit les meilleurs services; il connaissait Herwagen, celui-ci ayant été en relations avec son frère, professeur à Delémont, du temps que lui, Herwagen, étudiait la philologie.

Mais Herwagen avait un sergent-major, Byfang, sous-officier zélé, régent de profession, qui eut vite fait de découvrir dans le petit village, chose inouïe, des contrebandiers et peut-être même des espions; mais ceci n'était pas prouvé. Et notre sergent d'accuser Pierre Dubois, le guignol, d'être le chef de toute la bande. Devant un rapport pareil, il fallait agir. Herwagen décida de faire une perquisition à domicile et se rendit dans la petite habitation proprette de notre Pierre, qui, étant neuchâtelois et calviniste et trouvant du charme au purisme apostolique, exigeait qu'on l'appelât Petrus. En procédant à cette perquisition, Herwagen rencontra, devant la porte de sa chambrette, Germaine, la fille adoptive de Petrus, qui refusa de laisser entrer qui que ce fût. Notre capitaine lui dit: « J'ai des ordres ! » Elle répondit: « Nous ne sommes pas en Belgique! » Mais, d'un mouvement rapide, il la saisit par le bras et l'écarta de la porte. Byfang, le bilieux, entra, fouilla et ne trouva rien.

En voilà, des embêtements, en un jour, pour un homme qui était parti pour se battre. Aussi Herwagen se retira-t-il, le soir venu, dans la chambre, qu'on lui avait réservée et qui se trouvait au premier d'une maison de maître, appartenant à M. de Pluvieu, descendant d'une famille qui avait occupé les plus hautes fonctions au temps des Princes-Evêques.

Petrus fut relâché après avoir fait sa déclaration de foi: « Mais je suis innocent, je ne suis pas braconnier, ni contreban-

dier, ni espion, je bois et je dis des bêtises. Mais vous, vous ne savez pas rigoler.» Ensuite, il alla à l'auberge se vanter auprès de Forserat, qui se pavanait dans son uniforme de lieutenant de landsturm: «Hein! ils ne les ont quand même pas trouvés, les 12 litres de «verte» que j'ai cachés dans le jardin!»

Et les choses en restèrent là. Herwagen organisa son service et fit la connaissance des lieux et des gens. Derrière la maison de M. de Pluvieu se trouvait un vignoble, le seul du pays, planté sur l'ordre des Evêques qui voulurent essayer de cultiver leur vin dans le pays. C'est encore Dubois, le Neuchâtelois, qui le soignait. Il y avait aussi la fabrique de M. Junot, où toute la jeunesse campagnarde allait gagner quelque argent. Herwagen s'empressa de s'initier à toute la vie du pays, aidé par son hôte et le curé.

Or, un jour, il rencontra Germaine dans la rue et, de la façon la plus galante, il s'excusa de ce qu'il avait été obligé de faire. Ce joli brin de fille, aux yeux noirs, plut à notre Argovien, mais le bel officier, au profil classique et au physique raffiné, s'exprimant en français avec la plus grande assurance, fit son impression aussi. Elle n'avait jamais vu cela. Et les deux se recherchèrent et s'aimèrent.

Mais, comme dans la chanson, il y eut les méchants jaloux. Il y avait particulièrement un ouvrier, du nom de Mac, qui travaillait avec Germaine à la fabrique de M. Junot. C'était un type énigmatique, qui avait été en Amérique du Sud, qui était toujours armé et qui portait toujours avec lui un lasso, fait d'une fine corde de soie, avec laquelle il savait faire toute espèce de tours d'adresse. C'était un contrebandier hardi et, probablement, un espion. Lui aussi courtisait la belle Germaine et, jusqu'à l'arrivée de l'officier argovien, il avait été son seul prétendant. Il y avait Forserat, qui devint de plus en plus gêné dans ses transactions frontalières par la présence de la troupe. Celui-ci et d'autres surveillaient l'amourette de notre officier et se vengeaient, pour le moment, en répandant une version horrible de la perquisition à domicile chez Petrus.

Il y avait aussi les camarades de service qui écrivaient à la maison, en Argovie, et la mère de Herwagen chargea une vieille dame de sa connaissance, à Porrentruy, de se renseigner. Pauvre Germaine! que resta-t-il d'elle, après avoir passé dans toutes les bouches du village, d'abord, de la petite ville, ensuite?

M. de Pluvieu et le curé s'étaient aussi beaucoup intéressés à cette histoire d'amour. Et, un jour, M. le curé fit à Herwagen la révélation suivante: «Germaine est une fille naturelle de M. de Pluvieu. Elle n'en sait rien, mais elle sera majeure

bientôt. M. Pluvieu est veuf; il va la reconnaître comme son enfant; elle héritera de tous ses biens, etc.»

Herwagen fut bien surpris. Toutes ces considérations le troublèrent. Il aimait Germaine sans réfléchir, sans penser plus loin, mais les événements ne lui laissèrent guère le temps de préciser sa situation à l'égard de la jeune fille.

Nous voilà en automne 1914. Le canon tonne tout près. A Louvetrier, pour la dernière fois, on fait les vendanges, les ceps devant être arrachés et remplacés par des arbres fruitiers. A cette occasion, on organise une fête de village, avec cortège, une véritable fête des vendanges, à laquelle on invite les officiers cantonnés dans le village. Au cortège, il y avait des drapeaux et des personnages allégoriques; entre autres Germaine, figurant comme déesse de la liberté, le bonnet Jacobin sur ses cheveux noirs. On voyait autant de tricolores que de drapeaux portant la croix fédérale.

Alors Mac et Forserat incitèrent Petrus à lancer à la tête des officiers attablés l'injure classique de l'époque: «Boches!»

De là, nouvel incident. Le fossé entre la troupe et les habitants s'élargit, malgré l'intervention des autorités communales.

Mac, l'Américain, qui avait agi comme levain dans cette fermentation, avait posé sa candidature dans un cercle secret du Jura. Sa candidature fut recommandée par Forserat, contrebandier et peut-être agent francophile, et combattue par le fils Junot, Suisse romand intégral. Les opinions se heurtèrent, les arguments politiques intervinrent. Junot accusa Mac d'être un patriote louche et suspect et la séance secrète dégénéra presque en scandale public et en tapage nocturne, quand Herwagen apparut sur la porte, leva la séance et défendit toute manifestation politique de ce genre.

Chez Mac, ce fut de la rage, chez les membres du cercle, ce fut de l'indignation et, tout naturellement, il s'ensuivit une campagne de presse contre les dictateurs de Louvetrier.

Et nous voilà en hiver. Les événements se précipitent. Un soir, Petrus n'était pas rentré et Germaine, de peur qu'il ne mourût de froid, sortit à 3 heures du matin, réveilla Mac et le pria de l'accompagner. On trouva Petrus qui avait perdu son chemin pour des raisons faciles à deviner; mais il avait eu la présence d'esprit de tourner autour d'un arbre pour ne pas s'égarer complètement.

Peu après, Germaine fut informée de l'intention de son vrai père de la reconnaître. Après une longue résistance, elle donna sa signature. Mais elle ne put s'adapter à sa nouvelle situation. C'est Petrus, le buveur, qui l'avait élevée et ce buveur, elle le vénérait. Pourquoi son père l'avait-il laissée dans le milieu où

elle avait grandi? Et son amoureux, le capitaine, allait-il croire que son amour pour lui, qui avait été sacrifice et abandon, n'était qu'un manège intéressé? Non, mille fois non!

Mais il y avait pis. Les gendarmes de l'armée avaient trouvé, dans la fabrique Junot, une quantité de caisses contenant de la marchandise prohibée, cachée par Mac, qui avait pris la fuite et tâché de passer la frontière. Et la police, qui sait tout, accusa Germaine de complicité: on l'avait bien vue jeter des pierres à la fenêtre de Mac, à 3 heures du matin.

Germaine était alors dans la maison Pluvieu. A cette époque même, arriva Faustine de Wartenstein, pour arracher son fiancé à ce qu'elle pensait être une aventure. A la vue de cette vraie aristocrate, distinguée mais sans fierté, portant sur elle tous les avantages d'une éducation parfaite, Germaine comprit. Elle tomba dans une confusion tragique. C'était trop! Il fallait se sauver d'ici où la vie n'était plus possible pour elle. Et elle se sauva et alla rejoindre Mac, que Herwagen poursuivait avec une patrouille de cinq hommes.

Mac et Germaine se trouvaient près d'une grande caverne naturelle, au pied d'un vieux tilleul, quand ils furent surpris par la patrouille. Mac monta sur le tilleul et jeta le nœud coulant de son lasso. Germaine se le mit autour du cou, la vue de son capitaine aimé lui rendait impossible la fuite avec Mac. Celui-ci, croyant hisser la jeune fille, tira le lasso et étrangla Germaine. Il ne s'en rendit pas compte. Son attention étant concentrée sur la patrouille et son chef. Avec la carabine qu'il portait sur lui, Mac visa son rival et le blessa grièvement à la poitrine. La patrouille répondit et Mac tomba de l'arbre, percé de balles. Quant à Herwagen, il guérit de corps et de cœur sous la main caressante de Faustine de Wartenstein.

« Les lieux »: Le lieu central de l'action se trouve dans la région de Grandfontaine-Damvant. Le village de Fahy y est cité, de même que Porrentruy, notamment la tour de l'église des Jésuites. Nous avons déjà mentionné « la Roche-d'Or », la grotte (de Réclère), et de nombreuses descriptions, de croquis tracés de main de maître, nous prouvant que l'auteur bâlois a certainement vécu dans le pays, qu'il y a observé et même très bien, quoique tout ne soit pas situé comme dans un rapport militaire. En outre, le roman est plein de considérations et de données historiques, politiques et économiques, habilement brodées sur le canevas. Il nous parle de dissensions politiques, des vieilles rancunes confessionnelles, de la contrebande, de l'élevage des chevaux et s'il nous dit que les autorités militaires ont séquestré l'installation de sans-fils du curé, grand amateur de

mécanique, tout le monde en Ajoie sera d'accord sur un fait: M. Bernoulli est un homme bien renseigné!

« Les gens »: L'auteur s'étant posé le problème de l'occupation d'un village frontalier jurassien par des troupes alémaniques, force lui fut de mettre tout le village en scène, depuis le garde-champêtre jusqu'au maire. Mais ici, la fiction est restée fiction. Nous vivons bien dans un village, mais les caractères esquissés et la vie de ce village n'ont rien de typiquement ajoulot. Nous devons laisser évidemment une grande latitude au poète et à son imagination, mais une fête des vendanges en Ajoie nous fait sourire! Et pourquoi recourir à une telle fête, puisqu'il y a les fêtes du village et surtout la St-Martin, qui donne l'occasion à celui qui veut étudier le peuple de le faire, à condition qu'il sache, qu'il comprenne du moins, le patois.

« Grenzwacht ». Der schweizerischen Armee gewidmet vom Schweizerischen Schriftstellerverein.
Huber et Cie, Frauenfeld. 292 p.

Ce livre est un hommage de la Société des écrivains suisses à l'armée suisse. Ont collaboré à cette publication les auteurs Paul Seippel, Robert Fæsi, Gonzague de Reynold, Meinrad Lienert, Carl Spitteler, Jakob Bosshard, Charlot Strasser, Gustave Gamper, Robert de Traz, Félix Mœschlin.

Dans ce livre, seule la nouvelle de Faesi: Fusilier Wipf, se rapporte au Jura. Notre héros, un jeune coiffeur extrêmement timide, gauche et impressionnable, est mobilisé. Il part pour la frontière. Le bataillon fait de lui un homme. Au premier congé, il retourne dans sa petite ville, chez son patron et sa bonne amie, qui lui a été plus ou moins jetée dans les bras. Dégoûté des mesquineries des petits bourgeois, égayé des bruits incroyables qui couraient sur l'armée et la frontière (celui-ci par exemple: les Français creusaient un tunnel sous l'Ajoie et Porrentruy) il prend son képi, part, se fait paysan, citoyen respecté, et commence une nouvelle vie.

Bien que l'action se passe dans le Jura et en Ajoie, les données géographiques restent vagues. L'auteur a tenu à ne pas s'écarter du problème psychologique. Il place son Wipf parmi la troupe et non dans un paysage et c'est au contact de la troupe qu'il se forme et se transforme.

« Ich bin ein jung Soldat ». Skizzen aus dem schweizerischen Grenzdienst von « Ordonnanz Bader ». Mit 10 Federzeichnungen von Ernest Hodel. Orell Füssli, Zurich (sans date). 129 p.

Ce livre, orné d'une dizaine de dessins à la plume, est un recueil de croquis de la vie militaire pendant la mobilisation. Imprimé en beaux caractères, sur du papier de choix, il tient un peu de l'album.

L'unité, en l'occurrence le régiment d'infanterie 11, à laquelle appartient l'ordonnance Bader, l'auteur de ces croquis, a vu bien des coins du Jura. Les incidents anecdotiques les plus variés s'y déroulent. Voici les lieux qui sont cités: La Welschmatt, la forêt de Pleigne, Les Ebourbettes. Puis la vallée du Doubs. A un endroit non précisé, une sentinelle française, qui se trouve au repos après avoir vu et fait la guerre à Arras et en d'autres endroits, où « ça chauffait », regarde avec effarement et stupéfaction nos troupes faire du pas cadencé, et le soir, il demande à ses camarades suisses, qui montaient la garde de l'autre côté, si c'était là notre danse nationale!

Le chapitre le plus « jurassien » est intitulé: « Les sapins dans les Franches-Montagnes » (p. 82). En haut lieu, on a la hantise de l'espionnage. Les troupes doivent faire chez les habitants des visites et des contrôles humiliants. Une jument pouline la nuit, les gens de la ferme entrent dans l'écurie et en sortent. Tout de suite, le service d'information suisse en conclut: « Signaux optiques! Connivences avec l'ennemi!! » Et des enquêtes et des vexations à n'en plus finir!

Une patrouille rentre de nuit d'une de ces expéditions tracassières et stupides, les hommes sont dégoûtés d'être les instruments de velléités aussi absurdes. Ils s'asseyent, allument un feu et alors, la nuit, le ciel d'hiver sur le haut plateau, la neige et les sapins des pâturages émeuvent le cœur de nos soldats. Ces sapins typiques des Franches-Montagnes, à qui l'ordonnance Bader, de sa plus belle plume, rend hommage, ne se dressent-ils pas pareils à des hommes au caractère entier, à des personnalités fortes et indépendantes l'une de l'autre? Les épines et la broussailles, toute la plèbe des végétaux inférieurs fuit à l'approche de leurs ombres. (Un dessin magistral présente au lecteur le type classique du sapin franc-montagnard.)

Nous ne devons pas oublier que les pages de ce livre ont été écrites pour faire connaître le pays à ceux qui ne le connaissent pas. Aussi croyons-nous pouvoir affirmer que les pages consacrées à la louange du sapin des Franches-Mon-

tagnes comptent parmi les plus flatteuses et les plus émouvantes par leur sincérité que nous connaissions.

« Félix Mœschlin ». Wachtmeister (Le Sergent) Vögeli. Roman. Chez Grethlein et Cie, Leipzig et Zurich. 382 p.

L'excellent prosateur Mœschlin nous raconte dans son roman la déception du sergent Vögeli, accouru de Californie pour servir son pays. Là-bas, c'était la lutte acharnée pour la vie, la tension des forces jusqu'à l'extrême, un concours perpétuel entre les énergies. Et ici, dans l'armée, c'était la petitesse, le manque d'élan, la trop fameuse « inertie » qui minait toutes les bases morales. Aussi, pourrait-on formuler la thèse du roman ainsi: Comment l'homme d'action peut-il et doit-il surmonter la crise d'inertie et de désœuvrement qui s'empare de lui, dans une armée défensive?

Une grande partie du roman doit se passer dans le Jura bernois. Mais les indications géographiques et régionales sont tellement vagues, qu'il est impossible de fixer des lieux. C'est bien dommage!

« Um den Druidenbrunn ». Novelle von Alfred Niedermann. Leipzig, H. Hæssel, 1905. 208 p.

Bien que ce livre sorte du sujet, nous profitons de la place qui nous est si gracieusement réservée dans les « Actes » pour le mentionner. Nous traduisons le titre par: « Autour de la source des Druides », nouvelle historique de A. Niedermann, ci-devant directeur du service d'électricité à Porrentruy. C'est l'infatigable chercheur, M. le Dr Ceppi, qui nous a remis ce livre, bien digne de compléter la liste des fictions ayant comme cadre le pays de Porrentruy ou le Jura:

Jacob-Christophe de Blarer fait venir d'Italie un jeune architecte, Guirot Aval, pour guider les travaux de reconstruction de son château de Porrentruy, incendié en 1558. A la cour épiscopale, nous rencontrons Mme de Spechbach, la soi-disant nièce du prince, et la fille de celle-ci, Richenza. Mme de Spechbach, une femme de mœurs, hélas! très légères, une courtisane, en somme, avait eu en son temps des relations avec un haut prélat de Rome; ce prélat était le père de Richenza. Le jeune Guirot, qui n'avait jamais connu ses parents, offrait une ressemblance si frappante avec Richenza que la Spechbach, sa mémoire aidant, devina vite que le jeune architecte devait être un fils du même père, ce qui ne l'empêcha point de le désirer. Guirot et

Richenza, qui ne se doutent de rien, s'aiment. Il résulte de ce concours de circonstances un drame d'amour qui finit tragiquement. Richenza se jette du haut de la tour Réfouss, Guirot fuit, mais bientôt tombe sous les coups d'un assassin, le domestique de la Spechbach.

Quelques noms: Messire Basuel, curé de St-Pierre, le prince-évêque, son neveu Rinck de Baldenstein, Orsan de Rocourt, Jollat, le forgeron-serrurier, Maillefort le tanneur, le père jésuite Goswin, l'âme noire de tout le livre.

Quelques lieux: D'abord le château, le faubourg de France, la porte de Delle (sic), Les Malettes, St-Ursanne, notamment une source, où la Spechbach va prendre son bain, et tout spécialement le courant du Creugenat. Au printemps, toute la jeunesse de Porrentruy va danser la ronde autour de la source du Creugenat, dite source des Druides.

Ces quelques points que nous venons de souligner montrent imparfaitement peut-être à quel point l'auteur est familiarisé avec les lieux qu'il a si bien évoqués. Mais indépendamment de l'intérêt que cette nouvelle historique suscite en nous de ce côté-là, nous l'avons trouvée si bien écrite que nous nous sommes senti obligé de vous en parler.

Conclusion

Dans toute cette mosaïque de romans, nouvelles, aperçus et esquisses, vous ne trouverez aucune unité littéraire, raison pour laquelle nous les avons cités l'un après l'autre, sans chercher entre eux des liens qui n'existent pas. Pourtant, nous nous en voudrions de ne pas signaler le fait que tous ces auteurs ont, envers le Jura, une seule et unique attitude: l'attitude de celui qui cherche à exprimer sa reconnaissance et sa sympathie.

Mais un document littéraire d'une espèce bien différente rend mieux que tous livres, les sentiments de la Suisse alémanique envers le Jura et l'Ajoie. C'est le chant de la Gilberte de Courgenay, considéré non pas comme chansonnette, mais comme « Lied », comme respectueux hommage militaire. Nous croyons que le Jura et l'Ajoie peuvent se féliciter de voir leur souvenir symbolisé par les traits d'une brave et bonne jeune fille du pays.